

Quand les étudiants déboulonnent Godard, Koltès ou Tchekhov

Accusées de sexisme ou de postcolonialisme, dans les écoles d'art, de cinéma et de théâtre, les icônes d'hier sont aujourd'hui « déconstruites » et la parole des enseignants est remise en question.

Par [Laurent Carpentier](#) et [Aureliano Tonet](#)

Publié le 26 février 2023 à 06h15, modifié le 26 février 2023 à 06h15



SÉVERIN MILLET

Lundi 5 décembre 2022, à la Fémis, la grande école parisienne de cinéma, Nicole Brenez tient un cours sur l'art et la manière de conclure un film. La directrice du département Analyse et culture cinématographique projette la fin de *Sombre* (1998), de Philippe Grandrieux : un féminicide, analyse-t-elle, après avoir averti que l'extrait contenait des images violentes. Tollé des étudiants qui quittent la salle. « *Le viol n'est pas un motif narratif, il n'est pas un pivot dramaturgique, il n'est pas une pulsion de mort qui existe en chaque être humain* », écrivent, deux jours plus tard, les élèves de première année, dans un long mail interpellant l'ensemble de la Fémis. « *Le viol est une construction sociale largement acceptée, normalisée, esthétisée et érotisée. Il est temps d'en parler comme tel.* » Signé : « *Les femmes de la promotion Kelly Reichardt...* »

Anecdotique ? Pas vraiment. L'événement raconte un mouvement que l'on retrouve dans la plupart des lieux où s'enseigne la culture. A la Fémis, dans l'urgence, la direction organise un débat, vendredi 9 décembre 2022. « *Trois heures de dialogue de sourds, entre deux générations irréconciliables* », juge une étudiante. « *Un échange fructueux*, assure, au contraire, Nathalie Coste-Cerdan, la directrice générale, pour qui tout est rentré dans l'ordre. *Un groupe de réflexion, dont font partie certaines étudiantes de la pétition, s'est réuni plusieurs fois : comment mieux encadrer et contextualiser les représentations violentes, sans les interdire ?* »

Fin janvier, au bar Le 61, un café parisien près du canal de La Villette, Nicole Brenez dédicace le livre qu'elle vient d'écrire, *Jean-Luc Godard* (De L'incidence éditeur, 336 pages, 9 euros). La petite salle grouille de cinéphiles venus l'écouter. Emue, elle parle mezza voce, tout son corps semble s'excuser d'être là, un tout petit peu dans la lumière : « *Dans ma génération, on s'intéressait plus aux œuvres qu'aux gens. Je suis une formaliste, j'ai été éduquée comme ça. Alors que je suis une groupie de Godard, je n'avais pas lu une biographie et n'avais jamais imaginé le rencontrer* », raconte la critique devenue une proche du réalisateur. On cherche à lui parler. On évoque la Fémis. Sa voix se tarit, submergée de tristesse. Tout juste balbutie-t-elle : « *Tout mon principe de base existentiel, structurant, idéologique, m'empêche de me battre contre mes élèves. J'ai toujours été pour la liberté de la parole, la remise en question, je suis là pour les aider. On est dans une absurdité totale...* »

Lire aussi : [Un vent de diversité souffle sur les écoles de cinéma](#)

Aux Beaux-Arts de Marseille, c'est [Le Mépris](#) (1963), de ce même Godard, qui a mis sur la sellette Didier Morin, professeur de cinéma et de lettres pendant un quart de siècle. « *Depuis quelque temps, pendant les projections, j'entendais un brouhaha dans le fond de la salle, je croyais que c'était de l'inattention, mais, ce jour-là, j'ai compris...* » Ce jour-là, « elles » se sont levées et ont débranché le projecteur.

C'était en 2019. Exit Brigitte Bardot dans le plus simple appareil roucoulant « *Tu les aimes mes fesses ? Et mes seins ?* ». Spécialiste de Pier Paolo Pasolini et de Jean Genet, Didier Morin pousse un soupir sans fin : « *Et encore, je n'ai jamais montré Une sale histoire (1977), de Jean Eustache, où Michael Lonsdale raconte comment il est devenu voyeur grâce à un trou percé dans les toilettes des femmes... Je me serais fait incendier.* »

« Une génération hypersensible »

Partout, des profs sur le gril. En février 2020, à Paris-VIII, une historienne travaillant sur les représentations de l'affaire Dreyfus met [le film de Roman Polanski](#) à son programme. La séance est interrompue. Un an plus tôt à la Sorbonne, [Les Suppliants, d'Eschyle, sont bloquées](#) parce que le metteur en scène, Philippe Brunet, spécialiste de la Grèce antique dont il dit suivre la tradition, a maquillé une Danaïde couleur cuivre : délit de « blackface ».

Ici, c'est un linguiste tenant une conférence anti-écriture inclusive qui est arrosé d'urine ; là, une professeure qui écrit « *chère madame* » à ses élèves se retrouve attaquée parce que le « chère » est jugé familier. « *C'est une génération hypersensible* », se désole un professeur confronté à une étudiante horrifiée par la photo de Richard Avedon, [Dovima with Elephants \(1955\)](#), qui heurte ses convictions animalistes. *Combat de nègre et de chiens* (1979), la pièce de Bernard-Marie Koltès, reste elle en travers de la gorge d'élèves de Paris-III. La liste est sans fin.

Lire aussi : [L'embarras du cinéma face à Roman Polanski](#)

« *Juste de la hargne contre notre autorité de la part de quelques harpies débiles* », s'empporte un professeur d'histoire de l'art. Attaqué pour ses manières d'un autre âge – du genre à dire à une étudiante qu'elle est « *jolie comme une sculpture de porcelaine* » –, il a fini, poussé par son administration, par partir à la retraite bien avant ses 64 ans. Au commissariat de police où il avait été convoqué, l'inspectrice lui avait signalé : « *Vous montrez des nus dans vos cours !* »

Il en rigole encore. « *Je travaillais sur l'arte povera et l'art brut, je n'ai jamais montré de nus, mais je lui ai conseillé d'aller faire un tour au Louvre.* » Convoqué au commissariat, Didier Morin l'a été lui aussi. L'homme qui, aux Beaux-Arts de Marseille, faisait étudier *Le Mépris* aurait, à la cantine, touché avec son plateau-repas les fesses d'une élève. Non-lieu judiciaire, opprobre public. Il a quitté l'enseignement.

Ce que, dans leur texte, les « *femmes de la promotion Kelly Reichardt* » de la Fémis reprochent à leur professeur, au-delà d'avoir montré quelque chose qu'elles considèrent comme du « *male gaze* » (le regard masculin érotisant le corps des femmes), c'est de ne pas les avoir mieux averties du contexte, de n'avoir pas actionné de « *trigger warning* » (« *avertissement en amont* »)... Né sur les campus américains, [le lexique « woke »](#) (le « *réveil* » des consciences) a gagné l'université française. [« Cancel culture »](#) (dénonciation publique et annulation d'événements comme méthode de lutte), « *safe place* » (lieu où l'on ne tolère pas les comportements stigmatisants), [« blackface »](#) (grimage du visage en noir)...

Lire aussi : [Le péril largement exagéré d'une jeunesse « woke » en rupture](#)

« *On sait bien ce que produit le “trigger warning” aux Etats-Unis : de l'injustice, de la censure, s'inquiète un professeur de Paris-III qui a longtemps travaillé outre-Atlantique. Là-bas, les élèves sont des clients. Ils paient et il faut les satisfaire. Chez nous, c'est moins le cas.* » A voir. Là où l'école publique, laïque et obligatoire avait sanctifié la parole du maître, l'autonomie grandissante des établissements du supérieur et l'optimisation financière qui va avec sont en train de changer la donne. L'élève, qu'il paie chèrement ses études ou qu'il soit boursier, devient une variable économique, un consommateur à satisfaire. Le professeur, autrefois systématiquement soutenu par l'institution, est remis en question.

Ajoutez la caisse de résonance des réseaux sociaux : désormais, la voix des élèves n'est pas seulement écoutée, elle est entendue. Comme le raconte Emma, en cinquième année d'un cursus de médiation culturelle à Bordeaux : « *A nous, on a appris qu'on avait le droit de parler et que notre parole avait un sens.* » En 2022, un de leurs professeurs tenait des propos « *sexistes et racistes* ». Les élèves sont allés voir la direction. Il a disparu des effectifs.

Enseignement en jeu

Un changement de paradigme salubre pour les jeunes générations. Qui laisse, de l'autre côté, les enseignants parfois bien seuls face à la vague. Spécialiste de l'essai documentaire et du montage cinématographique, Bertrand Bacqué, 58 ans, est professeur associé à la Haute Ecole d'art et de design (HEAD) de Genève (Suisse). En avril, il travaille avec ses élèves sur un texte de [Johan van der Keuken](#) datant de 1967, « *La vérité 24 fois par seconde* » – référence à une formule de Godard, une fois de plus.

Comme il le fait depuis dix ans, Bertrand Bacqué diffuse un extrait d'un film de l'auteur, *Lucebert, temps et adieux* (1994). « *C'est un montage très serré, des travailleurs sous le soleil, un dictateur grimaçant, une chèvre qu'on égorge, et puis une fête en Espagne avec les Rois mages, dont Balthazar, le visage peint, raconte un élève. Une étudiante noire a jugé que c'était négrophobe, elle s'est couchée sur sa table. Le prof a essayé de lui expliquer que van der Keuken était de son côté. Rien n'y a fait.* »

L'élève ne vient plus aux cours, le professeur ne valide pas son semestre. Le voilà bientôt convoqué par l'administration pour diffusion d'images racistes. C'est que la HEAD est à la pointe de la lutte contre les discriminations. Il y a quatre ans, son président a nommé un « délégué » à l'inclusivité – le « x » désigne le non-genré. Transgenre, Nayansaku Mufwankolo est en effet, tel que l'explique sa bio sur le site de l'université, « *unx poète et chercheur en art contemporain diplômé d'un master de l'université de Lausanne en anglais avec spécialisation en new american studies et en histoire de l'art* ». A Bertrand Bacqué, on demande de suivre une formation sur ces questions.

« *Ça a l'air futile, raconté comme ça, mais si l'écriture inclusive fait autant peur, c'est qu'elle questionne le pouvoir* », réagit [Iris Brey](#), 37 ans. Avec son essai *Le Regard féminin. Une révolution à l'écran* (Ed. de L'Olivier, 2020), cette critique de cinéma est devenue un modèle pour les élèves qui se clament « *déconstruit.e.s* ». « *On est à un endroit de fracture et de scission. C'est un moment d'inconfort, qui peut créer des situations ubuesques, mais je pense que ça va déboucher sur une vision fructueuse du cinéma. A l'image de ce qu'a fait le mouvement structuraliste dans les années 1960, réfléchir aujourd'hui à travers une grille féministe ne peut que générer de la pensée. Godard ne disparaîtra pas, mais il rencontrerait moins de résistance si, à côté de ses films, on étudiait un peu plus ceux de [Chantal Akerman](#).* »

Lire l'entretien avec Iris Brey : [« Les sujets qui m'intéressent déstabilisent l'ordre patriarcal »](#)

Helléniste, venue au cinéma par la littérature et le mythe de Médée, longtemps enseignante à la New York University, Iris Brey se veut conciliatrice : « *Nicole Brenez est, pour moi, une des plus grandes critiques qui existent, qui a beaucoup apporté à la compréhension d'un cinéma queer. Mais, à la Femis comme ailleurs, c'est moins la question du "trigger warning" que celle de l'enseignement qui est en jeu. Dans les listes de films recommandés par le corps professoral, je vois une absence criante de réalisatrices ou de cinéastes issus de minorités.* »

Nathalie Coste-Cerdan insiste, elle, sur [la marche vers davantage de parité et de pluralité qu'à entreprise son établissement](#) : « *Ce socle, coconstruit avec les étudiants, ne s'érige pas en un jour.* » Iris Brey en convient : revoir sa façon d'enseigner exige du temps. « *Quand j'ai commencé à donner des cours, ayant programmé A bout de souffle, j'ai vu des étudiantes me montrer des choses – le regard sur la femme enceinte, la façon dont le corps est cadré, le mépris qui en ressort –, que je n'avais pas perçues alors que je me pensais plutôt déconstruite et féministe. La nouvelle génération a un prisme qui est beaucoup plus vif sur les questions de sexisme.* »

Risque de l'autocensure

Lisa Quiesse, 19 ans, et Enora Giboire, 21 ans, sont en deuxième année de licence de cinéma à La Sorbonne - Saint-Charles. « *On est en colère depuis le début de l'année* », dit l'une. « *Ça fait plaisir de voir que c'est en train d'éclorre un peu partout* », confirme l'autre. « *Par*

exemple, ce matin, en cours de postproduction, un élève a présenté un film sur une femme trans. Et le prof ne savait pas comment en parler. Il ? Elle ? Il parlait de transsexualité au lieu de transidentité, s'étonne Lisa. Les profs auraient besoin d'une mise à niveau. »

La première vient de Caen, l'autre de Rennes. Elles sont toutes deux cisgenres et « elles » (dans le monde « déconstruit », on annonce son pronom pour mieux inclure les personnes trans et non binaires). Parents brodeuse, sculpteur, architecte... ouverts à la discussion. Elles aussi. Révoltées certes (« *Entre les déconstruits et les autres élèves, il y a une rupture* »), capables de tenir la dragée haute aux mandarins ou de passer à l'action (laquelle, elles ne le savent pas encore), mais aussi promptes à s'émerveiller qu'on les écoute.

« On a compris que ça n'allait pas, grimace Enora, quand une prof, à qui on suggérait qu'il y avait un peu plus de réalisatrices importantes que les trois qu'elle citait, nous a répondu : "Ça fait trente ans que je fais le même cours, je ne vais pas le refaire." » Et Lisa d'embrayer : *« On a un doctorant, on dirait qu'il n'aime qu'un seul film : [La Vie d'Adèle](#) ! Quand on fait remarquer que Kechiche pose un regard masculin, que D. W. Griffith a aidé le Ku Klux Klan, que Polanski a été accusé de viol, on nous renvoie toujours au contexte. Il a bon dos, le contexte. Eux, ils ne se remettent pas dans le contexte ! »*

Un vent de panique passe sur l'université. A Toulouse, un colloque est organisé en mars 2022 sur « Les Nouvelles Censures ». Simple journée d'études réservée aux doctorants ? Quand nous avons voulu en savoir plus, les organisatrices ont pris peur : « *Il ne faut pas en parler. D'ailleurs ce n'est pas ouvert au public* », ont-elles botté en touche. « *Le vrai risque derrière tout ça, c'est l'autocensure*, relève une professeur de philosophie qui préférera, tout compte fait, rester anonyme. Tzvetan Todorov racontait comment, avant la chute du rideau de fer, les intellectuels bulgares s'étaient rués sur le structuralisme. Parce que c'était un sujet neutre. On parlait de forme, ça évitait les ennuis... C'est compréhensible de ne pas vouloir aller en cours la peur au ventre. »

« Des pyramides de pouvoir »

C'est ainsi que les rebelles d'hier, dans leur refus de tout diktat, se retrouvent en première ligne : « *Quand le wokisme est arrivé, j'étais plein d'espoir, cela allait apporter de l'air frais*, témoigne le plasticien [Jean-Luc Verna](#), qui enseigne le dessin aux Beaux-Arts de Cergy (Val-d'Oise). *Puis c'est devenu une idéologie, et enfin du marketing. Cela donne des groupes fermés, beaucoup d'entre-soi, les queers avec les queers, les racisés avec les racisés. Ces gens non binaires ont une vision très binaire. Quid du droit au flou ? Je n'en peux plus des "alphabet people"* [référence à l'acronyme LGBTQIA+ : lesbiennes, gay, bisexuels, transsexuels, queer, intersexe, asexuel]. *C'est le monde d'Internet, des catégories, qui crée de la souffrance pour ceux qui n'entrent pas dans le cadre... Tout ça, ce sont des élèves qui érigent des pyramides de pouvoir. Plus ils réclament de l'horizontalité, plus ils recréent de la verticalité.* »

Lire l'entretien : [« Désormais, les militants LGBT+ qui portent un discours radical peuvent influencer les organisations plus institutionnelles »](#)

Enorme chaîne noire sur sa combinaison noire, couvert de tatouages qui ruissellent depuis le sommet du crâne qu'il a rond et lisse, un sourire brillant de dents métalliques, Jean-Luc Verna n'est pas du genre à se cacher derrière son petit doigt : « *Entre profs, on ne parle plus que de ça. Il y a quelque temps, on a reçu une circulaire. Règle 1 : pas d'interaction physique. Donc*

si quelqu'un pleure, on ne peut pas lui toucher le bras ?, commente-t-il. J'ai rassuré les étudiants : je n'aime pas les corps de jeunes. »

Il prend une pose pour minauder : *« J'ai 57 ans, mais j'en parais 37 »,* avant de reprendre : *« Règle numéro 2 : des interactions "mates". Pas d'humour, quoi. C'est dommage parce que, pour moi, c'est le lubrifiant pédagogique numéro 1. »* Il en rit, mais ces « ligues de vertu » le mettent en colère. *« A Cergy, mes collègues blancs, hétéros, de plus de 50 ans, rasent les murs. Ils sont considérés comme des agresseurs potentiels, suppôts du patriarcat. Le fait que je sois solidaire et que je le dise en public, ça ne passe pas. »*

En octobre 2022, il était invité à donner une conférence devant trois cents personnes à la Villa Arson, à Nice, où il a passé vingt-cinq ans. *« Moi qui suis une vieille pédale maquillée, qui leur ai pavé le chemin, j'ai senti du flottement quand j'ai dit qu'avant d'être homosexuel, j'étais un homme, et avant d'être un homme, un artiste. Que je n'étais pas fier d'être homosexuel : je ne l'ai pas choisi, comme je n'ai pas choisi d'être blanc. Et que j'accepterai de porter le drapeau arc-en-ciel lorsqu'il comprendra une couleur pour les hétérosexuels... »* Le Niçois s'est pris une bronca.

« Une voie à suivre »

Un mois après, une autre ancienne de l'école, l'artiste égyptienne réputée féministe [Ghada Amer](#) se voit, elle aussi, reproché de n'être « pas assez ». *« C'est beaucoup plus agressif qu'aux Etats-Unis »,* raconte celle qui vit et travaille désormais à New York. De passage en France cet hiver, elle donne quelques conférences dans les écoles d'art. A Marseille, la voilà prise à partie. *« Je suis inclusive, pas exclusive, #metoo est devenu ça. »*

Elle rit mais son rire sonne tristement. *« Ils dogmatisent une pensée qui est importante pour moi, sur laquelle, pendant trente ans, j'étais seule à me battre. »* Jointe au téléphone, elle évoque ce professeur qui, lorsqu'elle étudiait à la Villa Arson, à la fin des années 1980, refusait aux femmes l'accès à son cours de peinture. *« C'est lui qui m'a réveillée. J'ai été à la bibliothèque et vu le peu de place fait aux femmes dans les arts plastiques... En Egypte, j'avais dû me battre pour le corps, en France, pour la tête. C'était angoissant, mais j'en ai fait une arme. »*

Lorsqu'elle revient à la Villa Arson, en décembre 2022, l'amphithéâtre est plein. De nouveau, on l'interpelle : *« Quel est votre rapport au postcolonialisme ? »* Elle répond qu'elle fait de l'art... *« C'est comme si j'avais dit "Dieu n'existe pas" à des religieux. »* La salle insiste : *« Que pensez-vous du racisme systémique de la Villa Arson ? »* Elle ne comprend pas. *« Le directeur était là, il aurait dû réagir... »,* s'étonne-t-elle. Les élèves ont quitté le lieu.

« Qu'une génération nouvelle s'affirme en rupture, c'est un mécanisme assez classique, considère Sylvain Lizon, le directeur de l'école. En France, il y a une histoire particulière des relations entre le pouvoir, les artistes et les œuvres que cette génération bat en brèche, revendiquant ses propres repères. On vit un moment particulier et passionnant qui invite toute la communauté à se déplacer. Après, c'est vrai que ça nous demande d'être agiles. »

De l'agilité, [Claire Lasne Darcueil](#) en a : *« Le tout, c'est de ne pas monter dans les tours, si vous voulez que l'autre n'y aille pas non plus »,* dit en souriant la directrice du Conservatoire national supérieur d'art dramatique qui quitte son poste fin juin. *« On assiste à la remise en cause d'un héritage par des gens qui n'en sont pas très contents. Si on est honnête, est-ce que*

l'on peut l'être de ce que nous leur laissons ? On a bouffé des fraises en hiver et on a vécu une liberté de création qui repose sur des injustices fondamentales... Je ne comprends pas les gens qui utilisent le mot de "censure" n'importe comment. Quand je passe dans la classe internationale, en écoutant les Afghanes, je pèse ce que c'est vraiment. »

Lire l'enquête : [Dans les écoles de théâtre, les pédagogies brutales ont toujours cours](#)

La photo des élèves du Conservatoire, témoigne-t-elle, a changé en dix ans. « On est passé de 15 % de boursiers à quelque chose comme 60 % aujourd'hui. Nous enseignons à des personnes qui ont lutté pour être là. Et qui doutent que le monde du théâtre et du cinéma les attende à bras ouverts... » Claire Lasne Darcueil est de celles et ceux qui prennent ce mouvement « comme une chance, une voie à suivre ».

« Dès que des gens protestent fort, on dit qu'ils protestent trop fort, et mal, qu'ils sont dangereux. Alors que j'ai en face de moi des gens qui me font découvrir des choses. Même sur Tchekhov, mon auteur, mon chéri... » Et de citer l'acte III d'Oncle Vania, lorsque Astroff arrache un baiser à Elena Andréevna : « C'est le classique "Tu me dis non, mais tu veux dire oui." Il y a encore trois ans, ça ne me faisait rien. Aujourd'hui, ça me saute aux yeux. Du coup, on l'a travaillé. Quinze versions différentes, quinze interprétations, c'était très riche. La question, c'est d'interroger le répertoire, pas de le mettre à la poubelle. »

« Un désir de justice »

Latiniste et helléniste, Pierre Vesperini, 45 ans, replace ces soubresauts dans le temps long. « A la fac, quand j'enseignais le viol de Lucrèce, l'événement fondateur de la République romaine, j'avais à l'esprit qu'il était tout à fait possible qu'une ou plusieurs de mes étudiantes aient subi un viol. Je faisais attention à la façon dont j'en parlais. C'était il y a vingt ans, bien avant #metoo. Mais il suffisait d'avoir un minimum de décence et de respect pour y penser. » L'historien ne nie pas un fossé entre des professeurs « engourdis » et des étudiants « démunis », les premiers prisonniers d'un « savoir sacralisé et sclérosé », les seconds manquant de recul, faute d'avoir reçu « un enseignement suffisamment riche pour les initier à la complexité de l'histoire de la culture européenne ».

« La génération de 68 voulait en finir avec le puritanisme, au nom de l'autonomie du règne esthétique. Il fallait choquer le bourgeois, en brandissant Sade, Bataille... La nouvelle génération ramène de la morale, un désir de justice qu'il faut écouter. » Lui qui, dans [Que faire du passé ? Réflexions sur la cancel culture](#) (Fayard, 2022), rappelle que les Romains érigeaient des statues à leurs ennemis, d'Hannibal à Cléopâtre, en est persuadé :
« L'esthétique doit pouvoir dialoguer avec l'éthique. »

Sur quel art, quel cinéma, quel théâtre, tout cela ouvre-t-il ? Telle est la question qui travaille ces enseignants mis au défi de leur propre déconstruction. Aux Beaux-Arts de Paris, où il enseigne, le cinéaste et plasticien [Clément Cogitore](#) n'est pas inquiet, bien au contraire : « De tout ça, on me parle beaucoup, de ces échanges violents. Moi, je n'y suis pas confronté. Mes étudiants pensent la complexité, et cela me donne une grande foi en l'avenir. Parce que, entre un paternalisme qui regarde le monde d'un point de vue dominant et des slogans qui simplifient, le vrai sujet est là : celui de la complexité, souligne l'artiste de 39 ans. Tout mouvement important crée sa radicalité ; il n'en reste pas moins important. »